

Procerit in eis, qui subtili opera dediti sunt. L'ignorance est la source de tous les maux, surtout parmi les ouvriers. On vous dit souvent, Messieurs, que l'instruction détruit la foi. Ne les laissons pas séparer. Mais, parce qu'on garde la foi du charbonnier, ce n'est pas une raison pour garder sa figure, son langage et ses manières. Ne craignons pas l'instruction. Ne craignons pas non plus avec tant d'exagération les mauvais instituteurs. Je sais qu'il y en a, mais je sais aussi que le plus mauvais instituteur, c'est l'ignorance.

4^e En quatrième et dernier lieu, Messieurs, au nom de la Section de Charité, dont j'ai eu l'honneur de faire partie, je vous demande d'insister sur un vœu déjà exprimé par mon ami M. de Melun, dont le nom... que lui importe ce que je dirai de son nom! j'aime mieux dire, dont la vie personnelle auprès de vous, si honorablement pour nous, la charité française. J'exprime un vœu en faveur des *Institutions de bienfaisance et de prévoyance qui concernent les hommes, les adultes, les ouvriers.*

C'est sans doute parce que la charité est surtout faite par des femmes, et qu'elles s'occupent de préférence des enfants, des indigents et des vieillards, que toutes nos œuvres ont presque toutes cet objet. Nous ne songons pas assez et nous ne nous mêlons pas assez aux travailleurs, au peuple proprement dit; on le fait plus en Angleterre, dans les villes et dans les villages, et c'est un élément de paix sociale et de progrès général; nous ne nous occuperons pas assez de l'ouvrier, et spécialement de ses plaisirs, de ses lectures, de ses associations, de son logement.

En vous exprimant, en vous proposant ces quatre vœux, Messieurs, je continue encore ma théorie du rachat, et je vous demande de racheter le païen de Perreur, l'esclave de la servitude, l'enfant de l'ignorance, le travailleur de la misère et du mal. Le chrétien doit être, s'il imite son maître, un universel rédempteur.

Et maintenant, je termine... Comment voulez-vous que je termine, si ce n'est en vous rappelant une belle parole, digne d'être retenue dans nos mémoires, prononcée par M. Périn, mon prédécesseur à cette tribune, qu'il a eu le mérite d'occuper moins longuement que moi: "Messieurs, avec des vertus antiques, faisons une société nouvelle." (Applaudissements prolongés.)

Augustin Cocux.

FEUILLETON:

LE CHEVALIER DE FREDY.

Les Michu sont de braves gens, fermiers de pères en fils, dans la terre d'Enfer, en pays Perthois. On appelle Perthois cette riche contrée, vrai grenier à céréales, qui des confins du Bocage dans la Haute-Marne, s'étend en contournant le Barrois, jusqu'à la mauvaise Champagne, c'est-à-dire jusqu'à la bifurcation de la Saulx dans la Marne, et se trouve comme enserrée entre ces deux rivières, que les gens du pays appellent à bon droit, des réservoirs à poisson.

Vitry dit *en Perthois*, et plus communément *le brûlé*, est la plus importante bourgade de cette petite Beauce: c'est l'ancien *Vitriacum* des Romains, détruit à plusieurs reprises, notamment du temps des guerres de Charles-Quint, et rebâti ensuite à une lieue de là, sur

les bords de la Marne, par François Ier, qui a donné son nom à la nouvelle ville: ce qui fait que c'est par erreur que bien des gens appellent cette dernière Vitry-le-Français, alors qu'il convient de la nommer Vitry-le-François. Il est vrai qu'en y mettant quelque bonne volonté, on peut mettre d'accord les commentateurs, en leur rappelant que du temps de François Ier, le mot français se prononçait français: ce qui donne raison à tout le monde.

Quoi qu'il en soit, les Michu ont de tous temps arrosé de leurs sueurs cette terre productive. Un Michu, sous Louis XIII, était déjà fermier des sires de Wignacourt, lesquels habitaient le château de Bossemont entre Blesmes et Saint-Lumier, dont l'un fut grand prieur de Malte, et a même son mau-olée dans la basilique de Pordre à La Valette. Le père de ce Wignacourt, par parenthèse, buvait sec, et ne voulut, dit-on, laisser partir de son castel un sien ami seigneur de Perthes, qui était venu le visiter, qu'au bout de trois jours, après lesquels un fin tonneau mis en perce, en l'honneur de ce dernier, se trouva vide, bien que deux personnes seulement eussent concouru à le boire, le sire de Wignacourt et son hôte. Les bonnes gens du Perthois connaissent tous cette histoire.

Une autre Michu, —Thérèse Vautrin, de son nom de fille; —Thérèse Michu, ainsi qu'on la nommait après son veuvage, —arrière-petite-fille du précédent, sauva la vie à son maître en 1793, mais sans que son dévouement lui servit de beaucoup: on va voir comment. Elle avait de bonne heure perdu son mari, et servait son ancien seigneur, avec cet attachement inné des femmes du peuple, en France, pour ceux qui leur ont fait du bien, attachement qui, aux époques révolutionnaires, a produit dans nos provinces de sublimes dévouements.

Ce seigneur, le chevalier de Fredy, habitait son castel de Vavray, non loin de l'ancienne ville de Ponthion, — une autre cité romaine, illustre jadis, et où un pape, dit-on vint visiter Charlemagne. — C'était un digne gentilhomme du temps passé, compatissant au pauvre monde et qui ne regardait jamais à la hauteur de ses tas de fagots lesquels s'en allaient, s'en allaient... que c'était à se demander si vraiment les gens du pays ne se chauffaient pas à trop bon compte!

Un jour, les patriotes de Vitry furent requis par ceux de Châlons de se mettre en campagne et de parcourir le Perthois. Il s'agissait de faire une manifestation qui donnât à penser aux aristocrates et montrât aux petits bourgeois de quelles entreprises sont capables les hommes qu'anime le seul amour de la patrie!

Les habitants de Vitry, — heureusement pour eux, — sont gens tranquilles: ils passent pour ne pas aimer le bruit; ce sont des hommes d'ordre, d'humeur pacifique, des bourgeois rangés, qui se lèvent tard se couchent tôt, et ne tolèrent jamais qu'on vienne troubler l'uniformité de leur vie. Il en est ainsi depuis la fondation de la ville, en l'an 1500 et quelque, et cela dura encore. Le peuple de Vitry lui-même, dans ce qu'on nomme la basse classe, est de sa nature peu turbulent, et il l'a bien prouvé à l'époque de la Révolution, en ne commettant ou en ne laissant commettre pour ainsi dire pas d'excess, dans la contrée.

Les prétendus frères et amis de Vitry ne se décidèrent donc que difficilement à suivre le conseil des patriotes de Châlons, lesquels étaient renforcés de patriotes parisiens, lesquels étaient doublés eux-mêmes de patriotes